

Je cherche des traces du passé pour éclairer le présent



ALAN PRADEL

Aux origines du vivant

Chercher des traces du passé pour éclairer le présent, telle est la mission du paléontologue kremlinien Alan Pradel, qui parcourt le globe depuis plus de vingt ans pour faire remonter à la lumière les fossiles des temps disparus.

Il n'a pas vraiment la tête de l'emploi. Avec son blouson en cuir, sa marinière, sa boucle d'oreille de pirate et son faux air de Pierre Niney, Alan Pradel dépoussière les clichés qu'on est trop souvent tenté d'associer au métier de paléontologue. Dans sa petite maison, il faut vraiment fouiller pour trouver trace d'un quelconque ossement. Ce Kremlinois de 40 ans préfère plutôt orner ses murs de chapeaux façon Indiana Jones ou de guitares électriques. Rockeur à ses heures perdues, ce père de deux enfants s'apprête néanmoins à s'envoler vers le lac Titicaca, au Pérou, pour exhumer des fossiles de requins. Comme quoi, il est possible de vibrer pour la musique de son époque tout en étant un spécialiste des premiers vertébrés à mâchoire d'il y a 350 millions d'années...

Une curiosité enfouie

Lorsque l'on se retourne sur ses origines, on ne trouve pas trace d'un milieu prédisposant Alan à l'étude du passé.

Fils d'un père salarié chez Total et d'une mère au foyer, l'enfant grandit dans le Val d'Oise. Tout juste peut-on noter des vacances à Châteaulin (Finistère), où son grand-père paternel lui donne le goût de la mer à bord de son bateau. « Pour moi, le vrai tournant arrive à l'âge de 10 ans, lorsque notre famille déménage à la Martinique pour le travail de mon père », se souvient-il. Fasciné alors par la montagne Pelée, le volcan de l'île, c'est un professeur de sciences au collège qui lui transmet d'abord sa passion pour la géologie. « En fait, j'étais très curieux de l'origine des choses. Sans doute, le fait que ma mère ait été une enfant placée explique ce besoin en moi », analyse Alan.

Rentré en France en l'an 2000, sa fascination pour l'évolution du vivant le pousse à entreprendre une faculté de Sciences de la Vie et de la Terre à l'université parisienne de Jussieu. Là encore, le jeune étudiant fait une rencontre déterminante. « J'ai eu la chance d'avoir comme professeur Philippe Janvier, l'un des plus grands paléontologues de France. Il était tellement humble et enthousiaste qu'il m'a inoculé le virus de sa spécialité, et m'a fait rêver en me parlant de voyages aux quatre coins du monde »,

raconte Alan, qui, à la même époque, rencontre la future mère de ses enfants sur les bancs de la fac.

Découverte historique

Sur la proposition de son mentor, le jeune homme s'embarque dans une thèse sur l'origine des premiers vertébrés à mâchoire, dont nous, les hominidés,

faisons partie, en étudiant quelques-uns des premiers représentants de grands groupes, comme les requins apparus voici 350 millions d'années. « Ça m'a permis de faire mon premier voyage en tant que paléontologue : trois semaines au Groenland à gratter la terre à la recherche du moindre fossile marin ». Sa thèse en poche, le scientifique vit une période de transition en enseignant durant deux ans à l'université de Paris-Diderot, ce qui ne l'empêche pas, en 2009, de faire sa plus grande découverte à ce jour. « Habituellement, les tissus mous, comme les muscles ou les organes ne se fossilisent presque jamais, contrairement aux cartilages, aux os ou aux dents, expose Alan. Par hasard, j'ai eu la chance de tomber sur un crâne de requin vieux de 300 millions d'années contenant le cerveau de l'animal parfaitement préservé en trois dimensions ! »

Un exemple sans précédent obtenu grâce à l'apport du scanner aux rayons X, lequel a révolutionné la pratique de la paléontologie.

La publication très remarquée de ses travaux lui permet de décrocher, en 2011, un poste de chercheur au très renommé *American Museum of Natural History* de New-York pour les quatre années suivantes. Etudiant les restes des plus vieux animaux de la planète dans l'une des villes les plus modernes du monde, Alan n'en oublie pas le terrain pour autant. Il multiplie ainsi les fouilles, de l'Oklahoma au Texas, en passant par le Kansas et l'Arkansas, appuyé par le travail préalable des géologues.

Transmission de passé

Plutôt fermé à l'idée de s'enraciner indéfiniment au même endroit, Alan Pradel décide, en 2015, de rentrer au pays. Fort de son expérience et de ses nombreuses publications dans les revues scientifiques, le paléontologue obtient un poste de maître de conférences au Musée d'Histoire Naturelle de Paris, situé au cœur du Jardin des Plantes. Il renoue ainsi avec son travail d'enseignant-chercheur, tout en devenant responsable d'une partie des collections de la prestigieuse institution. « J'ai plus que jamais envie de transmettre mon savoir aux nouvelles générations de paléontologues. Mais cela ne m'empêche pas de les avertir de la réalité du métier : aujourd'hui, je passe plus de temps à chercher des financements que des fossiles... », confie-t-il en toute franchise. Un inconvénient dont le scientifique a su s'accommoder pour mener de nouvelles expéditions récentes aux États-Unis comme en Amérique du Sud. « Mon rêve serait désormais de trouver le plus vieux crâne de requin complet et préservé en trois dimensions. Malheureusement, ça ne court pas les sédiments ! », concède Alan avec humour. Concernant son avenir, cet admirateur de la théorie darwinienne de l'évolution n'a qu'un souhait : ne pas devenir « un fossile de prof »... ■

Repères :

1982 :

Naissance à Argenteuil (Val-d'Oise)

2005 :

Thèse de paléontologie à la faculté de Jussieu

2009 :

Découverte du premier cerveau fossilisé

2011 :

Post-doctorant à New-York

2015 :

Maître de conférences au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris